



THRILLER

AMOUR MORTEL

GILLES ABIER

Extrait de la publication

ACTES SUD JUNIOR

AMOUR MORTEL

“Lucie hurla.

Un cri d'une violence incroyable. Et tout en gueulant
« Non ! Non ! Non !!! », elle commença à le gifler,
persuadée que ça l'aiderait à vomir. Il allait pas crever,
pas crever là devant elle. C'était pas possible... Et vas-y
qu'elle lui fichait des claques.”

Surmontant sa timidité, Lucie a accepté l'invitation au restaurant d'Antoine. Mais
ce dîner, où ils apprennent à s'apprécier, se solde par la mort aussi imprévisible
que violente du jeune homme. Pur hasard ou mauvais sort ? Lucie n'est qu'au
début de son cauchemar... L'amour lui est-il interdit ?

Un thriller qui prend sa source dans de sombres secrets de famille.

ROMANS
ADO

Couverture © Jenni Holma / gettyimages

www.actes-sud-junior.fr

AMOUR MORTEL

*Pour Yvan, pour Pascale,
redoutable duo de mes week-ends parisiens...*

www.actes-sud-junior.fr
www.actes-sud-junior.fr/collections/romans_ado/

Éditeur : François Martin.

Conception graphique : Christelle Grossin et Guillaume Berga.

© Actes Sud, 2013

ISBN 978-2-330-02102-3

Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

ACTES SUD JUNIOR

GILLES ABIER

AMOUR MORTEL

1

À LA BROCHE

— ATTENDEZ !

Le chauffeur sursauta. Sans donner d'explication, Lucie remonta dans le bus et fila à sa place récupérer le sac à main que sa mère lui avait exceptionnellement prêté pour la soirée. Elle le montra au chauffeur en passant.

— Pour un peu, je l'oubliais. Merci !

De la taille d'un livre de poche, impression crocodile, teinté bleu pétrole, il contenait ses clés, son téléphone et l'adresse du restaurant où elle avait réservé une table pour deux. La robe fuseau qu'elle portait était également empruntée à sa mère. Malgré une étroitesse qui empêchait des foulées de plus de vingt centimètres et un blanc virginal forcément salissant, Lucie avait tout de suite su, en se détaillant dans le miroir, qu'elle l'enfilerait pour son premier rendez-vous avec Antoine. Cette robe lui allait à la perfection. Non seulement sa peau légèrement hâlée paraissait franchement bronzée, mais surtout Lucie, sapée chic, avait l'impression d'être non pas face à une ado discrète de

dix-huit ans, plus à l'aise en jeans et baskets, mais au contact d'une jeune femme à l'assurance certaine, bien droite (ou à peu près) dans des bottes à hauts talons, taille 38, elles aussi prêtées par sa mère :

— À te voir habillée comme ça, j'ai le sentiment que c'est moi qui vais à ce rendez-vous, lui avait dit Jeanne. Je suis tout émue. Il me plairait, au moins, cet Antoine, que je n'ai pas encore rencontré, avec qui nous t'autorisons, ton père et moi, à dîner en ville un soir de semaine ?

— Mais, madame Trévisse, vous le connaissez, s'était empressée de la rassurer Marion, l'amie d'enfance de Lucie qui assistait aux essayages. C'est son moniteur de plongée.

Et tout en délivrant cette information, Marion avait réalisé qu'une fois de plus, elle n'avait pas su tenir sa langue. Pourtant elle se méfiait de Mme Trévisse, dont elle redoutait la capacité incroyable à vous faire confesser n'importe quoi : de la petite indiscretion insignifiante à l'aveu le plus embarrassant. Des propos intimes qu'elle s'empressait de répéter à son mari et à ses deux fils aînés. “Nous sommes une famille ouverte où il n'y a pas de secrets. Entre nous, on se dit tout.”

Pas étonnant que sa fille ne lui racontait rien.

Devant l'air agacé de Lucie, Marion avait souri, avant de complimenter son amie :

— Heureusement que tu t'habilles pas comme ça tous les jours ! Parce qu'à tes côtés, je passerais inaperçue !

Et elle s'était empressée de la prendre en photo avec son portable, sans s'inquiéter de son accord.

— C'est pour Judith. Qu'elle voie au moins comme tu es belle.

Marion était physiquement l'antithèse de Lucie. Grande, quand son amie était de taille moyenne. Des cheveux aux épaules, ondulés châtain clair, quand Lucie les avait bruns, longs et raides. Des yeux bleus pour un regard noir. Le tout exalté par un tempérament joyeusement bruyant, un chouïa forcé, quand Lucie était d'un naturel réservé. La faute à l'opulence de ses seins, paraît-il.

— Je t'assure, Lucie, tu aurais une poitrine aussi avantageuse que la mienne, tu serais obligée de l'assumer.

Et Marion d'être forte en gueule, de parler plus haut que les autres, directe et abrasive, histoire que les garçons lèvent la tête quand ils s'adressent à elle.

Pendant que Lucie vérifiait le nom de la rue où elle se trouvait, son téléphone sonna. C'était Marion qui s'inquiétait : est-ce qu'elle était déjà arrivée au restaurant ? Et Antoine, il était là ? Il ne lui avait pas posé de lapin ?

— Je sors à peine du bus, Marion. Je cherche mon chemin, là.

“T'aurais dû me laisser te déposer. Ç'aurait été plus simple.”

— Je suis largement en avance. On a rendez-vous dans une demi-heure ! Mais tu penses vraiment qu'il peut me poser un lapin ? Il t'a dit quelque chose qui laisserait le suggérer ?

“Non... non... je vois pas pourquoi.”

Lucie eut un pincement au cœur. C'était trop beau, cette histoire. Évidemment que Judith et Marion étaient dans le coup. Comment en aurait-il pu être différemment ? Ce mec, sur lequel elle fantasmaït depuis deux ans, ne lui avait jamais adressé la parole ailleurs qu'autour du bassin de la piscine, et jamais autrement que pour lui recommander de bien vérifier son équipement. Alors elle aurait dû se douter que son invitation impromptue à dîner au restaurant n'était pas son idée.

— C'est vous qui lui avez demandé de me sortir, c'est ça ?

“Non.”

— Marion, dis-moi la vérité ! Si je découvre que tu m'as menti et que vous êtes à l'initiative de cette invitation, je t'assure, je raconte à tout le bahut que t'as dépucelé le fils Fleuriet.

“*Mais c'est même pas vrai !*”

Lucie faillit éclater de rire. D'imaginer Tom dans les bras de Marion lui fit aussitôt oublier le désarroi qu'elle ressentait à l'idée que ses deux meilleures amies s'estimaient obligées d'orchestrer sa vie sentimentale. Pauvre Tom ! Lucie l'aimait bien. Elle n'avait rien contre lui. Il était plutôt gentil. Et son physique l'amusait. Il avait une allure de clown avec ses cheveux en pétard, les bras ballants, sans cesse débraillé, exhibant des vêtements d'un autre âge, jamais à sa taille. Petit et fluët, il dépassait à peine les seins de Marion, dont il était amoureux depuis la sixième. Toujours à sourire à sa vue – un sourire béat, limite niais. Mais ce n'était pas son obsession à suivre Marion partout, dans

la cour, au CDI, à la cantine, qui était son plus gros défaut. Non, sa tare, c'était d'être le fils de la CPE. Une bonne femme abominée par tout le bahut, profs y compris.

— Franchement, Marion, qui on croira ? Toi ou moi ?

“C'est Judith qui a eu l'idée. Moi j'ai rien à voir avec ça !”

Sans laisser le temps à Marion d'expliquer avec conviction le pourquoi de leur intervention, Lucie raccrocha.

Elle n'avait pas envie qu'on lui rappelle sa timidité malade, cette paralysie incontrôlable qui la saisissait en présence d'un garçon qu'elle appréciait. Rouge et muette. Voilà les adjectifs qui la décrivaient le mieux quand elle était intéressée par un mec. Pas de quoi pavoiser. Elle préférait de loin ses amours imaginaires. En rêve, elle vivait de formidables histoires sentimentales, d'un romantisme torride. Elle avait dîné un nombre incalculable de fois en ville avec Antoine. Des soirées incroyables où elle était drôle, décontractée, irrésistible...

Au coin de la rue, Lucie aperçut le restaurant sur le trottoir d'en face. Le ciel sur Bordeaux en ce début mai rosissait sur l'horizon. Le soleil déclinant répandait une lumière douce, une chaleur diffuse. L'ambiance en ville était joyeuse. Loin de contaminer Lucie, cette atmosphère bon enfant, dont elle se sentait exclue, accentuait son stress. Elle paniquait à l'idée de pénétrer dans le restaurant et de chercher Antoine du regard. Si elle s'écoutait, elle ferait demi-tour sur-le-champ,

rentrerait chez elle – par la porte du garage pour que personne ne la voie –, direct au lit, en compagnie d'un pot de glace et de son MP3. Et alors, là, vraiment, la soirée au restaurant pourrait commencer. Dans sa tête.

Antoine serait déjà attablé à patienter quand elle ferait son apparition. Une expression émerveillée éclairerait le visage du jeune homme à son arrivée. Elle le rejoindrait, la démarche légère, le regard droit, le sourire franc. Ce garçon, si beau, dont elle convoitait particulièrement la bouche aux lèvres pulpeuses, se lèverait pour lui tirer sa chaise. Et dans un mouvement de tête gracieux où elle rejetterait ses cheveux soyeux en arrière, elle accepterait son invitation à s'asseoir d'un déhanché ravageur...

Le double bip qu'émettait son téléphone quand elle recevait un message fit émerger Lucie de sa rêverie. Un message de Marion, que Lucie refusa de consulter.

D'où elle était, elle devinait difficilement l'intérieur de ce restaurant autrichien que lui avait conseillé Grégoire. Elle n'avait pas attendu que son ami y travaille le week-end pour en connaître l'excellente réputation. Cet établissement était depuis longtemps prisé pour sa cuisine fraîche et authentique, comme le Nockel de Salzbourg, son dessert star, une espèce de soufflé servi avec une sauce chaude à la framboise. Lucie en avait l'eau à la bouche.

Oh ! et puis merde ! Pour la première fois que je sors seule au restaurant, avec la bénédiction de mes parents, je ne vais pas me priver.

Animée d'une énergie nouvelle, Lucie traversa la rue et se dirigea d'un pas déterminé en direction du

Schnitzel. À tergiverser sur le trottoir, elle n'était plus en avance, mais pile à l'heure.

— Bonsoir, j'ai réservé pour deux, au nom de Trévisse. Peut-être que l'autre personne est déjà là ?

La serveuse haussa les épaules.

— Aucune idée. Si vous voulez bien me suivre à l'étage.

Lucie ne parvenait pas à se défaire de son sourire, désormais figé sur son visage, tandis que ses yeux furetaient d'un coin à l'autre du restaurant. Le décor l'impressionnait. Les murs de pierres, la belle hauteur sous plafond, l'escalier imposant, l'énorme cheminée au premier, le vieux parquet et une demi-douzaine d'antiques lustres de cristal, illuminés par le faisceau d'un projecteur de théâtre braqué sur chacun d'entre eux, l'éblouirent. Elle n'aurait jamais imaginé rencontrer un intérieur aussi richement rustique, à l'éclairage aussi baroque, dans cet immeuble du centre-ville. Concentrée sur le plafond, Lucie buta contre une chaise.

— Excusez-moi.

L'homme lui fit signe que ce n'était rien et Lucie poursuivit son chemin.

Toutes les tables étaient occupées, hormis celle située au milieu de la salle, sous le plus grand chandelier. Grégoire avait réussi à lui obtenir le meilleur emplacement.

Lucie était la première arrivée.

Pourquoi rien ne se déroulait comme dans ses rêves ?

Déçue, elle s'assit et commença à observer ses voisins. Il n'y avait pratiquement que des couples. À laisser errer son regard dans le restaurant, Lucie remarqua

que tous les lustres, y compris le sien situé au-dessus de sa tête, étaient individuellement reliés par une chaîne à un crochet mural. À quoi cela pouvait-il bien servir ? Il n'y avait aucune ampoule à changer, aucune bougie à remplacer. Lucie réfléchit. Si elle n'obtenait pas rapidement une explication satisfaisante, elle serait incapable de penser à autre chose. Soudain, elle devina. *Bien sûr ! C'est pour abaisser les lustres et nettoyer leurs innombrables pampilles de cristal*, se dit la jeune fille, ravie de sa perspicacité, alors que son téléphone bipait une seconde fois.

À la lecture du nom de l'expéditeur, elle perdit son sourire.

C'était Marion qui lui renvoyait un message.

Lucie retourna son téléphone sur la table. Pas question de se laisser embobiner par les excuses de son amie. Ni de lui raconter comment se déroulait sa soirée. Elle l'apprendrait bien assez tôt.

— Je vous apporte le menu ou vous attendez quelqu'un ?

Lucie sourit. Il devait s'agir de Massimo, le serveur qui aimait particulièrement allumer Grégoire. Un vrai bourreau des cœurs qui adorait plaire aux filles, comme aux garçons. Il avait cette flamme dans les yeux qu'on ne pouvait s'empêcher de fixer.

— J'attends quelqu'un.

— Bien sûr ! Une jolie fille comme vous ne dîne jamais seule.

Lucie baissa la tête. Quel charmeur celui-là !

Bon, eh bien maintenant, Antoine avait intérêt à se ramener sinon elle aurait trop l'air bête.

Au bout de cinq minutes à détailler la corbeille de pain, Lucie décida de lire les messages de Marion.

[Je t'assure que tu plais à Antoine. Promis. Mais il était persuadé que t'étais gay. C'est pour ça qu'il t'a jamais draguée.]

Manquait plus que ça !

[À cause de Judith. Tu sais bien que tout le monde la prend pour une lesbienne ! Et comme tu traînes avec elle... Alors, il est là ?]

— Bonsoir, Lucie.

Lucie mit quelques secondes avant de reconnaître le jeune homme en costume qui se tenait debout en face d'elle. Elle n'avait vu Antoine qu'en polo et short de bain. Habillé de la tête aux pieds, portant chemise et cravate fine, il paraissait plus âgé. Mais tout aussi attirant. Lucie se leva et lui tendit la main. Devant l'air surpris du jeune homme, elle se rassit immédiatement. Les joues cramoisies. Incapable d'articuler un son. Antoine éclata de rire. Un rire sympathique. Pas du tout moqueur.

— Tu es très jolie, ce soir. Cette robe te va super bien.

Mal à l'aise, Lucie allait saisir un morceau de pain quand son téléphone sonna.

— Je te prie de m'excuser.

C'était Judith. Lucie décrocha. Antoine en profita pour ôter sa veste et s'installer.

“Alors, il est là ?”

— Oui.

“Il te plaît ?”

— Oui.

“T'es contente ?”

— Oui. Merci de lui avoir demandé de m'inviter.

Lucie raccrocha sans attendre de commentaires.

— Désolée. C'était Judith, mon amie lesbienne. Elle s'inquiète pour moi. Je vais éteindre mon portable comme ça on ne sera plus dérangés.

— Ah... elle est vraiment lesbienne ? Parce que ton autre amie – Marion, je crois – m'a dit le contraire.

Lucie tourna la tête vers Massimo qui venait de les rejoindre. Elle accepta avec empressement le menu qu'il lui tendait.

Lucie n'en revenait pas. Déjà plus d'une heure qu'elle était avec Antoine, et jamais elle ne s'était sentie l'esprit aussi tranquille en compagnie d'un garçon qui lui plaisait. Plus la soirée avançait, plus Lucie se surprenait à être spontanée, amusante, d'un à-propos qui l'étonnait elle-même. Pour une fois qu'elle n'analysait pas ce qu'elle vivait, à disséquer la moindre parole de son interlocuteur, à concevoir en pensée la réponse parfaite qui, tardant à se manifester, se concrétisait par un pitoyable hochement de la tête. Pas ce soir. Ce soir, Lucie ressentait une sérénité insolite. Elle rayonnait. Il faut dire qu'Antoine était charmant, prévenant, tout à son attention. Il émanait une grâce particulière de ce jeune homme. La façon dont il lui servait du vin, d'un geste ample et délicat. Son doux visage, qu'il penchait légèrement sur le côté quand il l'écoutait. Et il y avait ces yeux noisette, clairs, brillants, rieurs, qui, se posant sur elle, lui chahutaient le cœur. Antoine voulait tout savoir d'elle. La musique qu'elle préférait. Ses films culte. Ses livres de chevet. Aimait-elle voyager ? Faire du sport ? Pêcher, cuisiner, danser ? Chaque découverte d'un goût commun les ravissait comme la confirmation qu'ils étaient

faits l'un pour l'autre. Aucun dîner que Lucie avait partagé en imagination avec Antoine n'avait été aussi délicieux. Aussi évident. Aussi annonciateur d'un futur excitant. *On se plaît, c'est fou.* Comme quoi, parfois, la vie peut être plus enflammée que les rêves les plus ardents.

La jeune fille qui avait placé Lucie les interrompit juste avant que le dessert ne leur soit servi. Elle avait un combiné téléphonique dans la main.

— Vous êtes bien mademoiselle Trévisse ?

Lucie devint blême. Elle pensa aussitôt à son père. Il était routier.

— Oui.

— C'est pour vous, alors.

Lucie accepta le combiné et, après s'être excusée auprès d'Antoine, elle se leva et fit quelques pas en direction de l'escalier.

— Oui ?

Sa voix était fragile.

“C'est moi, Grégoire. J'ai essayé de t'appeler sur ton portable mais chaque fois je tombe sur ta messagerie. Alors ? Comment ça se passe ?”

— Tu m'as fait peur. J'ai cru qu'il était arrivé quelque chose à mon père.

“Ils vous ont bien réservé la table au centre ?”

— Oui. C'est vraiment magnifique comme endroit. Surtout te fais pas virer cette fois, Grégoire. Sois cool avec les clients. C'est classe de bosser ici.

“Alors ? Il te plaît ?”

Lucie hésitait. Elle ne pouvait quand même pas lui dire qu'une heure en compagnie d'Antoine lui avait suffi pour tomber amoureuse.

— Beaucoup. Vraiment beaucoup. Il est... il est super. Tu sais que ce sont les filles qui lui ont suggéré de m'inviter.

“Ah bon ? T'es sûre ?”

— Oui, mais je ne vais pas réussir à leur faire la tête longtemps. Je suis trop contente de leurs manigances.

“Et lui ? Il te kiffe ?”

Lucie éclata de rire.

— Oui, je crois que je lui plais aussi. On a déjà projeté de se revoir ce week-end. Pour un pique-nique du côté de la dune du Pyla.

“Je suis content pour toi.”

C'était bizarre mais Lucie aurait presque juré le contraire. Grégoire ne paraissait pas très enthousiaste. Il craignait sûrement de la perdre. Comme si elle pouvait oublier le pacte qu'ils avaient conclu au début de leur adolescence, stipulant qu'aucun mec ne viendrait mettre en péril leur amitié.

— À demain, Greg. Je te raconterai.

Alors que Lucie souriait à Antoine qui l'observait de loin, un bruit insolite attira son attention. Un cliquetis en provenance du plafond. Elle crut d'ailleurs que le chandelier qui se trouvait au-dessus de leur table avait bougé. Mais non. Seules quelques pampilles de cristal semblaient se balancer. Peut-être sous l'effet d'un courant d'air. Lucie s'apprêtait à rejoindre Antoine quand elle vit le lustre se détacher du plafond. Elle ouvrit la bouche pour crier, tout en suivant des yeux le lustre s'écraser sur son amoureux.